sauvage, peuplées de troupeaux de moutons et de bœufs, en sont des preuves frappantes ; aussi la conviction nous gagnait-elle à chaque pas que nous faisions, nous qui avions visité les principaux établissements aux alentours de Kingston.

Après trois heures de marche nous atteignîmes enfin le village français, le but de notre voyage, à douze milles de notre point de départ. Ce village se compose d'une soixantaine de familles émigrées de France et d'une vingtaine de familles Acadiennes, établies sur une ligne droite qui s'étend de Pouest à l'est. Leurs terres ne sont encore qu'ébauchées, cependant l'aisance paraît déjà habiter dans leurs maisons construites empêtées de bois posées les unes sur les autres. Tous les habitans que nous rencontrâmes, dans la route au village nous saluèrent amicalement. Ces simples salets d'hommes à la figure franche et bienveillante, connurent avant nous à nous rapprocher les coutumes des compagnards du Bas-Canada, ce n'était plus la rudesse de Panglais, l'indifférence de l'Américain, c'était la politesse française ! Ayant parcouru l'espace d'un mille sur cette route nous aperçumes de loin un homme qu'à sa mise nous prenions pour un ministrelin, arrivés près de lui nous arrêtâmes notre voiture, et nous lui demandâmes en anglais si nous étions éloignés du village français, il nous répondit que nous y étions précisément, et, reconnaissant aisément à notre langage que nous n'étions pas anglais, il nous dit :

— Vous venez du Canada je pense ; vous êtes canadiens n'est-ce pas ?

— Oui monsieur, reprit l'un de nous, et nous venons visiter nos anciens frères les français.

— C'est bien à vous, mes jeunes messieurs, mais vous ne trouverez pas de gens riches pour vous recevoir ; des cultivateurs, voilà tout.

— Aussi s'il y avait des riches dans votre village ; ajoutai-je, nous nous garderions bien de nous y adresser, car nous pensons que des pauvres cavriers sont toujours mal venus chez eux. Mais nous trouverons au moins à dîner, n'est ce pas ?

— Ah, pour cela, il n'y a pas d'auberge dans le village mais à chaque maison Pon vous servira ce qu'il y a de meilleur. Tenez, voici des petits français qui vous conduiront où vous voudrez aller.

— Merci monsieur.

Et à ce moment, trois petits garçons à la coiffure américaine, passaient près de nous en nous saluant. Nous leur affrimes de l'associer dans notre *cutter*, ce qu'ils refusèrent d'abord et acceptèrent ensuite.

— Et bien, mes jeunes messieurs, c'est ce que Pon peut se procurer à manger dans ce village, demanda l'un de nous.

Peut être c'est vous, dit timidement le plus jeune.

— Ton papa voudra-t-il bien nous recevoir, ajouta mon second compagnon.

— Ah, il n'y a pas de doute que vous serez bien reçu, reprit l'enfant. Si vous voulez monter ce petit sentier, il conduit à notre demeure, là sur le côteau.

Nous montâmes le sentier. Arrivés à la portant de la maison, un jeune homme, à la chevelure blonde, au manière affables, vint nous recevoir, et nous offrit des sièges près d'un grand feu, tandis que les trois enfants s'occupaient de notre cheval. Pon le dételait, le faisait entrer dans l'écurie, et les autres s'empressaient de lui apporter du foin, de l'avoine et de l'eau. Nous pensions être, par le bon accueil avec lequel on nous recevait, chez nos hospitaliers cultivateurs Canadiens. Il fallut nous adresser au cure pour ce que nous cherchions, le maître et la maîtresse de logis étant absents. Le petit catéchiste nous avait dit à la maison du curé, tout ce qu'il avait pu faire chez lui, en conséquence il la pour-tant-ce. Nous y fûmes reçus avec la même politesse.

L'intérieur de cette maison était bien tenu ; la bonne femme et un vieillard, étaient d'une grande propreté, quoique pauvres et habillés d'une seule pièce. A une pièce unique de la chaumière Pon voyait deux lits et quelques sièges, à l'autre une vaste cheminée, dans laquelle des gens non-seulement de bois laissaient échapper une flamme vive et pétillante, Pon ne fait pas usage de poêles dans ce village, même dans les plus grands froids. Près du feu, le vieillard à la figure vénérable, aux cheveux blancs, assis sur un banc, lisant les paraboles du pore Bamaventure. Au milieu du logis, une longue table, dont la chevelure ressortait, à la lueur du feu, dans la demi obscurité qui régnait dans cette habitation, venant de la petitesse des fenêtres. Sur de petites planches clouées au mur, la vaisselle du ménage, de petits ustensiles d'agriculture et quelques livres. Tant il est vrai que Pon rencontre rarement un français, si pauvre qu'il soit, qui ne possède pas plusieurs volumes ; la lecture est une et bonne compagnie dans la misère !

Après le repas, qui se composait de Pomme cette au lard et du bon pain fait par eux, nous nous rapprochâmes du foyer, près du vieillard, la jeune femme et son mari venant remplir le cercle ; alors le jeune homme nous apprit que la pénurie d'ouvrage les avait forcés d'émigrer de France en Amérique, plusieurs familles s'étaient joinées à eux ils avaient résolu de former une petite colonie, et de cultiver la terre ; qu'ils avaient payé leurs terres quatre piastres l'acre.

— Vous pensez sans pas retourner en France, avant la fin de vos jours ? demandai-je au vieillard.

— Non monsieur, jamais je ne reverrai la belle France jamais ! murmura-t-il en baissant la tête et tenant le livre qu'il tenait à la main.

— Mais ne serait-il pas possible pour vous....

— Non, jeune homme, les fonds manquent ; nous avons voulu ces terres, nous les défrichons et nous vivons très-pauvrement, pour mon je crois le reste de mes jours ; cependant j'ai une douce consolation, je vis au milieu des enfants ! Lorsque, jeune comme vous, j'servais l'empereur en Espagne... vous avez sans doute entendu parler de l'empereur Napoléon ?

— Ah oui, souvent.

— Le monde entier le connaît lui ! reprit le vieillard ; eh bien, lorsque je partis du pays, lorsque je fus en Espagne, je pensais ne jamais retourner, malgré les boulets et la fatigue ; je revins, 1815 me rendit vraiment libre ; les anglais en France... l'empereur prisonnier ! ... j'avrai long temps sans savoir que faire, enfin je réussis autant de francs que possible, je fis voile, je vins en Amérique ; ici j'ai perdu tout espoir, je ne verrai plus la France... et son corps est aux Invalides !... je ne l'ai jamais tant aimé !... je mourrai dans ces bois... je suis dans ma tombe !

La figure du vieillard qui s'était animée en parlant de la France, de l'empereur et de l'Espagne, devint subitement pâle, lorsqu'il laissa échapper ces dernières phrases entrecoupées par de longs soupirs. Voyant que je réveillais inutilement de jeunes émotions dans son âme, je changeai le sujet de la conversation ; et demandai s'ils avaient une école pour leurs enfants, et une église pour la pratique des devoirs religieux ; le jeune homme me répondit avec affabilité :—

— Pour une église, nous n'en avons point ; nous avons une petite chapelle, pauvre comme nous, où un prêtre vient seulement les quatre jeunes dimanches dans son âme, le chargeai le sermon dans notre langue. L'école que les enfants du village fréquentent est à un mille d'ici, c'est une école américaine nous n'avons pas de maître de français Il y aurait de quoi vous amuser, si nous vous racontions tous les embarras, que nous avons eu les premières années que nous nous sommes établis ici ...

— Oui, interrompit la femme, placés que nous étions, entre des américains et des allemands qui ne nous comprenaient pas. A présent nous nous entendons un peu mieux nos jeunes gens lisent, écrivent et parlent tous l'anglais.

— Si bien que nous les prenions pour des américains, remarqua un de mes confrères.

— Ah, ils en ont tout l'air, reprit la femme, la mise, le langage, et un peu du caractère, dit elle, en riant.

Alors, ces bonnes gens s'informèrent longuement du Bas-Canada. Il apprirent avec plaisir les efforts que faisait le peuple pour conserver sa langue et ses coutumes françaises.

— Puissent-ils être toujours unis dit le vieillard, des soldats marchant à rangs serrés sont difficiles à vaincre. Qu'est devenu Papineau, son nom est odieux aux canadiens, nous a-t-on dit ?

— Il est réfugié à Paris, monsieur répondis je, mais il est loin d'être haï parmi les Canadiens, seulement nous ne pouvons nous expliquer sa conduite équivoque aux derniers jours de sa popularité.

Après quelques autres explications, que nous donnâmes à nos hôtes, sur la politique du Bas-Canada ils regrettèrent, avec nous, l'exil de l'honnête, dont les cheveux ont blanchi à la défense des droits de ses compatriotes, souffrant pour avoir trop aimé son pays, et dont la seule faute est d'avoir cherché à avancer l'heure qui doit, tôt ou tard, donner la liberté au Canada. L'oppression ne peut durer qu'un jour, et la liberté, fille de Dieu, est la récompense promise aux peuples martyrs.

Enfin il fallut nous séparer de ces bons et hospitaliers français, pour aller nous reloquer dans l'affreux Kingston. Ayant offert paiement pour notre repas, on nous dit que l'on était satisfait d'avoir pu nous servir, et l'on refusa notre argent. Tel est aussi un trait caractéristique de nos compagnards, ils en ont sans doute hérité de nos premières pères les français. Nous nous sommes en chemin ; sur la route ; nous donnâmes mille malédictions aux voitures de nos amis nos frères du Haut-Canada, et lourdagèmes, exécrement peut être les spacieuses et commodes carrioles des américains. Ce n'est vrais qui est le bon sens de se servir de voitures dans l'espèce ou rien voyagerons calmes et ne bâter l'épine dorsale, ou, pire encore, de se tordre le cou. Ces attelages de travers vous emportent tout droit, la tête la première, vous rêvrent au fin fond der fossés, lorsqu'ils ne rencontrent sous le patin gauche, et que la pauvre [illegible] pas en [illegible] de la couvrir de neige. Ces réflexions faites, je dis que dès relouanne de journaux pour apprendre à connaître la valeur des chances !

L'ARTISAN.

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, JEUDI 14 AVRIL, 1842

Fantaisies,

REFLEXIONS, NOUVELLES ET CANCANS.

Qui bien aime bien châtie.

ENCORE LE SIÈGE DU GOUVERNEMENT.—La loyauté des gens de Montréal est encore une fois chatouillée par l'espoir que les soi-disant confidences de quelques indiscrets subalternes leur font concevoir, de posséder de nouveau parmi eux le gouvernement de la province, et de voir leur ville définitivement érigée en capitale. Nous leur soumettons mille prospérités et ne leur envions nullement cette aubaine là, car il nous semble que notre bonne ville de Québec a l'air de jouir d'une tranquillité et d'un bien-être inaccoutumés, depuis qu'elle est privée du contact corrupteur de la gent administrative. Il nous semble aussi, que notre population devient un peu plus susceptible que par le passé sur le chapitre de ses droits, de la liberté, de la constitution, etc. ; choses sur lesquelles certaines gens fermaient plus volontiers les yeux, lorsqu'ils avaient à ménager monsieur cet officier-ci, qui les faisait inviter à un bal du château ; monsieur cet officier-là, qui leur faisait espérer de faire tout en son pouvoir pour leur faire obtenir quelqu'emploi, quelque bon marché, quelque titre honorairie ; monsieur ce subalterne-ci, qui faisait à levrs filles les yeux doux pour le bon motif ; messieurs ces honorables-là, qui leur donnaient leur pratique, qui pour un habit, qui pour des bottes, qui pour des épiceries, qui pour du tabac, qui pour du foin. Cela ne fait peut-être pas notre éloge, mais comme c'est la vérité avouons-là franchement et tâchons d'en profiter s'il est possible. Oui, depuis que Québec n'est plus le siège du gouvernement, depuis que pour obtenir des faveurs il faut courir au bout de la province, depuis enfin que la plupart de ceux qui se sont fait un nom dans l'opposition parlementaire ont obtenu des places à leur choix, on voit nos concoyen se faire plus indépendant, relever la tête d'un air tout-à-fait républicain, mettre sa paraphe sans hésiter au bas d'une requête un tant soit peu véhémente, ou d'une convocation d'assemblée mécontente. Nous nous en félicitons. Doit-on blâmer ou déprécier le Québecquois pour cela ? Eh non, certainement. Les hommes sont à peu près les mêmes sur toute la surface du globe ; indolents et patients dans l'abondance ; actifs, menaçants même dans le besoin. Lorsque notre ville était le centre des faveurs et de la profusion gouvernementales, l'amour du bien être présent faisait fermer les yeux sur les maux que pouvait apporter l'avenir. Aujourd'hui que nous sommes laissés à nous-mêmes notre bonne nature droite et indépendante reprend le dessus et nous devenons d'autant plus philanthropes que nous souffrons davantage, inquiets sur nos intérêts publics dans la même proportion qu'on attaque nos intérêts privés. Il en est ainsi dans les quatre parties du monde. Le présent article n'est que le résultat d'une observation que chacun est à portée de faire ; mais voici, de plus, en quoi il pourrait être utile et à quoi l'on n'a peut-être pas songé :—

La bonne population, celle qui travaille, celle qui paie toujours les violons des grands, qui fournit leurs festins, qui les nourrit, les habille, les choie, les fête, en tems de paix ; qui se fait massacrer en tems de guerre pour soutenir ou corriger leurs bévues, pour satisfaire leurs nouvelles ambitions, le peuple enfin, pourra puiser dans le fait que nous avons noté un utile enseignement ; par la simple inspection des personnes qui aujourd'hui se mettent avec lui et qui autrefois, lorsqu'il y avait quelque chose à attendre ou à craindre du pouvoir, étaient contre lui, il pourra choisir, peser, estimer, et écouter ses véritables amis et ne donner aux douteux que le degré de confiance nécessaire pour s'en servir, mais pas assez pour en être desservi. Cet s'adresse malheureusement à trop de personnes ; c'est ce qui nous dispensera d'en nommer aucune. Mais qu'on prenne note sérieusement de ce que nous avançons en rient. Le gouvernement du Canada revienda avant long-tems à Québec ; car l'oraison se fait gros de querelles et les murs escarpés qui entourent notre roc, trouveront peut-être plus vite qu'on ne pense leur emploi ; alors, c'est-à-dire quand le patronage des gens en place sera revenu parmi nous, on verra les nouveaux amis qui nous sont venus à un nous abandonner par centaines, et rougir presque aux yeux de leurs anciens maîtres de s'être trouvés en même lieu que le d.... *Canadien* ; car c'est ainsi qu'ils nous appellent quand ils n'ont pas besoin de nos voix aux élections ou de nos noms sur leurs requêtes.

Somme toute donc, nous pensons que la question du siège du gouvernement en est une des plus indifférentes à la masse du peuple, et qui ne doit émouvoir que les propriétaires de maisons à louer et les chercheurs de place. Quant à nous, rédacteur du *Fantasque*, nous nous réjouirons outre mesure et plus que personne de voir le gouvernement revenir à Québec, car comme on a pu le voir par le passé, rien ne fournit tant à la rédac des petits que les sottises et les ridicules des grands. C'est donc aussi par un motif d'intérêt personnel que nous désirons pour notre ville la présence des gouverneurs ; on nous le pardonnera sans doute, car nous promettons à nos lecteurs qu'ils en profiteront.

GARE AUX SOLDATS.—En général le soldat anglais est réputé pour sa bravoure à toute épreuve et un respect de la discipline qui va jusqu'à l'absurdité ; aussi nous ne lui disputerons point ces deux qualités qui ont pour stimulants selon quelques philosophes physiologistes, d'un